

Petit éloge de mon chien

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne, romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Illustration de couverture : *Biloo*, par Didier Tronchet

Couverture et mise en page : Flora Monnin

Éditrices : Alice Peuvot et Constance Roche

© Éditions Les Pérégrines, 2024

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines

21, rue Trousseau 75011 Paris

www.editionslesperegrines.fr

Didier Tronchet

Petit éloge
de mon chien



Éditions Les Pérégrines

Récits et romans du même auteur

Petit éloge de la chanson française, Les Pérégrines, 2022

Les Fantômes de Séville, La Fosse aux ours, 2022

Robinsons père & fils, Elytis, 2017

L'univers à peu près. Petit imprécis de culture approximative,
Les Échappés, 2016

Vertiges de Quito, La Table Ronde, 2012

Le Fils du yéti, Flammarion, 2011

Football, mon amour, J'ai lu, 2010

Nous deux moins toi. Petit précis de rupture amoureuse,
Flammarion, 2007 ; J'ai lu, 2009

Journal intime d'un bébé formidable, Flammarion, 2006

Ton père, ce héros, Flammarion, 2006

Petit traité de vélosophie, Plon, 2000

Contact : www.tronchet.com

*Ça fait longtemps
Que j'ai pas eu des poils partout
Un gros museau qui vient baver
Sur mes genoux*

Je veux un chien, Alexis HK

J'aurais voulu

J'aurais voulu courir à perdre haleine, tout nu, sans souci de la bienséance. J'aurais voulu dévorer la vie et mes repas à pleines dents, d'une traite. M'endormir sur-le-champ et me réveiller toujours de bonne humeur, être heureux de sortir, heureux de rentrer, ne rien savoir de l'avenir, négliger le passé, ne pas avoir peur de la mort. J'aurais aimé jouer pendant des heures avec un bâton, renverser mes amis dans l'herbe en leur mordillant le cou sans qu'ils en prennent ombrage, déféquer partout dès que l'envie se présente, ne jamais rien redouter du jugement des autres, ne rien soupçonner chez eux, accueillir les nouvelles têtes avec joie, et celles que je connais déjà de tout mon enthousiasme. J'aurais voulu être fidèle

PETIT ÉLOGE DE MON CHIEN

jusqu'à la mort, interrompre sans excuse une relation, la reprendre sans raison, ne jamais me plaindre, ne rien expliquer. Qu'on ne me prête pas de mauvaises pensées, qu'on m'aime pour ce que je suis et qui s'offre au regard de tous, sans dissimulation, sans calculs, qu'on lise en permanence dans mes yeux cet amour infini auquel rien ne fait obstacle.

La meilleure version de moi-même, c'est mon chien.

Nos beaux débuts

Cette épreuve de te choisir... Décider que le compagnon de ma vie sera celui-ci et pas celui-là, c'est trop lourd. J'ai toujours préféré le hasard, l'idée que la vie met sur mon chemin le chien qui me conviendra – et à qui je conviendrai. C'est ainsi qu'il y a longtemps une griffonne bâtarde toute noire et bouclée est montée dans ma voiture par la portière restée ouverte et s'est lovée au pied du siège passager. Quand un chien vous choisit, il vaut mieux s'incliner. Zazie aura vécu quatorze ans avec nous.

Cette fois, c'est différent. Nous sommes chez un éleveur de golden retrievers. Moi, l'ami des bâtards et des corniauds, je suis tombé amoureux des chiens de ta race. J'ai craqué. Pourquoi? Toby, ton prédécesseur auprès de nous, ressemblait étonnamment à

PETIT ÉLOGE DE MON CHIEN

un golden, bien que croisé labrador et border collie. Il est mort trop tôt et j'ai eu une peine infinie à faire le deuil de son long museau, de son poil blanc, de sa silhouette gracieuse. Je ne voulais plus d'autre chien.

Quand il s'est avéré au bout de quelques mois que je ne pouvais pas vivre sans ton espèce, j'ai voulu retrouver Toby à travers toi. Voilà, je te l'ai dit. Heureusement, ton état bienheureux de chien te met à l'abri des projections que je fais, des attentes, des espoirs que je place en toi... Tu n'en as pas conscience.

Au moment où nous nous rencontrons, tu n'es d'ailleurs pas conscient de grand-chose. Tu n'es qu'une boule de poils maladroite qui glisse et tombe au sol dans les flaques de pipi, qui mordille ses frères et sœurs. Je ne sais pas lequel tu seras, parmi cette portée, c'est bien là ma difficulté. Vous êtes tous formidablement drôles et émouvants. Comment pourrais-je désigner l'un de vous comme mon chien, au nom de quoi, d'une sorte d'instinct? Je n'en ai aucun sur ce coup. Je suis paralysé, incapable de dire: «Toi, tu seras mon ami pour la vie.»

Alors je t'ai laissé me choisir. Je me suis allongé au sol, de tout mon long, au milieu de cette petite meute gesticulante. Et j'ai attendu. Tes congénères ont tourné autour de moi, très affairés, me considérant

NOS BEAUX DÉBUTS

puis m'ignorant. Toi, tu t'es accroché à ma jambe. Tu as réussi à te hisser sur mon genou. Puis tu es remonté jusqu'à ma tête avec, peut-être, l'intuition que c'est là-haut que ça se passe chez les humains. Parvenu à mon visage, tu l'as reniflé de ta petite truffe humide, comme si tu vérifiais la marchandise. Et tu m'as fait une léchouille sur la joue, avec ta minuscule langue. J'ai pensé : merci. Merci de m'avoir choisi. Très honoré. Je suis l'heureux élu. Topé là.

Je n'ai pas pu t'emmener tout de suite car il fallait attendre que tu aies deux mois, que tu sois sevré. Mais tu portais un petit collier vert qui nous reliait l'un à l'autre malgré la distance. Ces quelques semaines d'attente ont agi un peu comme une grossesse. Un temps nécessaire à la maturation, pour laisser croître l'idée d'un jour vivre ensemble. Tu n'as pas fait irruption. Tu nous as laissés te désirer.

Tout ce temps, je me suis demandé si je serais à la hauteur. Si j'aurais encore la patience de tout reprendre à zéro, de t'élever, de t'apprendre, mais aussi d'apprendre de toi. D'avoir peur pour toi. Si j'aurais le courage de ramasser tes crottes, de te sortir quatre fois par jour. Ah oui, je ne t'ai pas dit... On habite au sixième étage. Sans ascenseur.

PETIT ÉLOGE DE MON CHIEN

Présente, aussi, la possible déception que tu ne sois pas l'autre, que tu n'aies pas les qualités qui me mettaient en joie, que tu pâtisses de la comparaison avec ton prédécesseur forcément idéalisé. Bref, le travail habituel du mental chez les humains, tu apprendras à le connaître. Anticipations, doutes, angoisses fabriquées de toutes pièces. J'ai hâte que tu me réapprennes, toi, la simplicité de la pensée chienne, qui ramène à l'essentiel : « Tout est là, tout est bien. »

*

Enfin, c'est le grand jour. L'élevage est à une heure de route de chez nous. Une heure d'attente, la dernière. Nous revoilà en vue de cette grande ferme nichée dans une vallée de l'Isère. Les aboiements nous parviennent déjà. Dans cette enceinte, il y a toi, Biloo. Oui, je sais, c'est l'année des O. Mais je n'ai trouvé aucun nom en O. À dire vrai, je n'ai pas cherché longtemps, je n'aime pas cette idée de conformer le nom de mon chien à une règle quelconque sous prétexte qu'il est de race pure. Au passage, je déteste aussi cette notion de race pure. J'aime que l'animal ait encore en lui de la bête sauvage, du savant mélange qui échappe à la loi des hommes.

NOS BEAUX DÉBUTS

Pour l'état civil canin, tu seras déclaré sous le nom fictif de « O'Biloo ». Pas d'ennui avec l'administration. Pourquoi Biloo ? Deux syllabes joyeuses qui rebondissent comme des balles, enfantines et primesautières. Il ne m'en faut pas plus. De surcroît, une sonorité facile à identifier pour ton oreille de chien. Je ricane des noms qu'ont attribués les autres propriétaires de la portée : O'Flanagan, O'Malley... Pauvres bêtes qui devront discerner cette bouillie de sons dans un flot de paroles. Et sur qui pèsera une certaine ambition aristocratique.

Nous revoilà donc. Tu nous reconnais ? Le grand gaillard sur qui tu as marché sans vergogne et son éternelle fiancée, Anne, à la longue chevelure de feu ? L'idée de la ferme d'élevage, c'est elle. Je peux te le dire maintenant : tu es son cadeau pour moi. Bon, tu t'en fous, je sais. Tant mieux, il y aura moins de pression.

Tu ne nous reconnais pas, mais nous accueillies avec ton petit bout de queue qui remue, comme tu le ferais avec le monde entier. C'est ce qui me plaît déjà chez toi. Tu aimes d'abord et tu vois ensuite à qui tu as affaire. Chez nous, les humains, c'est l'inverse – et sans garantie d'aimer ensuite, loin de là.

PETIT ÉLOGE DE MON CHIEN

C'est l'heure de ta première épreuve : la voiture. On nous a prévenus que ce ne serait pas facile. On vient de t'arracher au seul univers qui t'était familier : une petite cour au sol de terre battue, l'amour d'une mère, la compagnie des frangins et frangines, et de quoi manger tous les jours. Que vouloir de plus ? Tu n'imaginais évidemment pas que ton petit monde pouvait être entouré d'un univers encore plus grand, qu'il y avait une suite au-delà des murs. De toute façon, tu n'imagines pas, point final. Il faut bien que je me remette ça dans la tête.

En revanche, tu te poses des questions, ça oui, les deux bouts d'oreilles levés et les sourcils circonflexes. Qu'est-ce que c'est que cette niche de tôle ambulante ? Quel est cet espace infini qui défile par la fenêtre ? Tout est si nouveau pour toi, trop nouveau même. Tu gémis.

Anne te console, te place contre son cou, ça te rassure un peu – le contact animal et chaud, tu connais. Moi, je conduis à 20 kilomètres-heure pour t'éviter les secousses et ralentir le défilé de paysages trop rapide pour ta rétine de chiot... mais tu vomis malgré tout. Panique à bord, débauche de Sopalin. On ne t'en veut pas une seconde, tu penses bien. On est juste inquiets, en totale empathie. Quand tu

NOS BEAUX DÉBUTS

finis par t'endormir tout doucement sur les genoux d'Anne, on soupire à l'unisson. Et je passe à la vitesse supérieure – sinon, c'était parti pour dix heures de route.

*

Dans mon passé d'adopteur de chien, j'ai vécu des premières nuits difficiles. Galopin avait hurlé à la mort, sans arrêt. On m'avait dit de laisser faire : il fallait qu'il s'habitue. C'est moi qui ne me suis pas habitué... La chienne Loona, en plus de gémir continuellement et de gratter, avait tenté, chaque nuit, de sauter par-dessus la barrière. Et y était parvenue plusieurs fois. Mauvais souvenirs de nuits blanches.

C'est pourquoi, au premier soir avec toi, j'avais une certaine appréhension. On t'avait préparé un petit coussin. Tu nous as regardés disparaître par la porte, avec nos mains qui s'agitaient exagérément et nos sourires forcés. Puis tu es allé te coucher ailleurs, où tu voulais, comme tu le ferais par la suite, négligeant toujours les petits comforts imaginés pour toi. Et tu as dormi d'une traite, sans protestation, sans aboiements déchirants. Tranquille.

Au petit matin, j'en étais sûr : je t'aimerais !

Les premières fois

C'était à l'arrivée des beaux jours. Nous avons préféré t'accueillir dans la maison de campagne, en Ardèche, plutôt qu'en plein cœur de Lyon. Tu as pointé le museau dehors. Autour de la maison, une petite clairière, un peu plus loin, les arbres, des sapins. Mais tu ne vois pas si loin. Ce qui te frappe, c'est l'immensité. Où que tu coures, rien ne t'arrête. Tu ne t'aventures pourtant jamais trop loin, restant dans les parages de ces grands humains, plutôt sympas à première vue. Et puis, ils répondent à ton désir le plus cher, après celui de manger : jouer ! Tu te payes quelques moments de folie à galoper en rond à l'assaut de ces mains qui se tendent vers toi. Ça y est, tu nous as adoptés.

*

PETIT ÉLOGE DE MON CHIEN

Je me souviens des premiers jours avec Toby. Il était plus grand que toi quand nous l'avons recueilli, presque adulte déjà. Mais il avait peur de moi. Et de moi seulement. Quelle injustice! Il se recroquevillait quand je venais vers lui, courbait l'échine en me jetant par en dessous des regards craintifs, avant de s'éloigner sur la pointe des pattes. J'ai cru qu'il ne voulait pas de moi. Est-ce qu'un homme de ma stature l'avait maltraité?

J'ai dû faire sa conquête, patiemment. Adoucir chacun de mes gestes, et ma voix. Être celui qui le nourrit, régulièrement. Je l'appelais parfois à me rejoindre pour une balade. Mais toujours il conservait sa défiance. J'en étais profondément meurtri. Fallait-il que je me fasse à l'idée que ce serait le chien des autres, d'Anne, d'Antoine, notre fils, avec lesquels tout était joyeux? Et puis, un jour où je répétais mon invitation, «Toby? On va se promener?», il m'a jaugé quelques secondes avant de marcher vers moi, prudemment. Et quand je me suis mis en chemin, simulant l'indifférence, il a bondi autour de mes jambes. C'était parti pour une longue amitié, à laquelle ces débuts difficiles, ce temps de latence, avaient donné une saveur toute particulière.

*

LES PREMIÈRES FOIS

J'observe tes premières fois avec gourmandise. Ta première pluie: d'où viennent ces contacts humides et réitérés? Ce picotement subtil, dérangeant mais doux, le pelage faisant office d'amortisseur. Finalement, tu t'y fais très bien et, comme pour tout, ça t'amuse. Tu n'es pas équipé pour t'interroger sur l'origine d'un phénomène ou de sa dangerosité. Tu prends ça comme ça vient, avec une indéfectible confiance. Tu ne questionnes pas le monde, tu l'acceptes comme il est. Jusqu'ici, ça t'a pas mal réussi.

*

Ta première fois avec d'autres animaux. Tu as vu les vaches de loin. Tu as déjà la notion des distances, car tu aurais pu penser qu'elles étaient petites, depuis l'endroit où nous étions. Question d'échelle. Mais non tu as subodoré quelque chose d'énorme. En t'approchant avec une prudence de Sioux, tu as émis quelques jappements de protestation contre cette disproportion. Elles, elles t'ont considéré avec un mépris souverain. À deux mètres de l'enclos, tu as pris une photo mentale du phénomène, pour ne plus être aussi surpris la prochaine fois. Pourtant, à la deuxième rencontre, il y eut encore un peu d'étonnement face à

PETIT ÉLOGE DE MON CHIEN

l'énormité. Moi qui affirmais que tu ne questionnais pas le monde, là je te surprends au pied des vaches à de te demander : « Pourquoi ça ? »

Peu de temps après, nous voici au safari de Peaugres, un zoo en Ardèche où l'on circule en voiture au milieu des animaux en liberté. Alors que la Création se résumait pour toi à tes semblables, version chiot ou adulte, et à un ou deux humains, te voilà confronté à l'indicible : des ours bruns, un troupeau de zèbres, deux rhinocéros, un éléphant, trois girafes... Je t'observe, assis sur les fesses, contemplant depuis la banquette arrière ce bestiaire insolite qui t'offre une variété folle de physionomies en un seul instant. Après le passage d'autruches, nous nous retrouvons cernés par un troupeau de gnous, qui frôlent la voiture de part et d'autre. Tu les regardes avec intérêt, certes, mais pas plus que ça. Rien de fracassant. Désormais, tu admets le réel dans toute sa complexité, sans en faire un sujet. Tu acceptes son irruption insolite en évitant les surinterprétations, peurs ou étonnements. Un dinosaure ne provoquerait aucune suspicion, pas plus qu'une tribu de cosmonautes bondissant en apesanteur autour de la voiture. Tu n'entres pas dans une forme de classement entre l'acceptable et l'inadmissible, le possible et le